

# GeOlii-DIRE

Revue étudiante de géographie, UQAR, 4ème édition, Avril 2007





Session / Année des premières :

*Première année à avoir connue  
deux Géoui-dire,*

*Premier colloque de géographie*

*Premier concours photo en  
géographie*

*Première année de maîtrise en géo*

*Souhaitons donc longue vie à  
toutes ces réalisations et ...*

*... à l'année prochaine !*

Œuvre d'Art

Toutes ces photos sont le résultat du premier concours photo en géographie de l'UQAR.

Toutes des vues, des tranches de vie de géo.  
Des paysages que l'on voit, que l'on admire  
mais que l'on analyse aussi.

Photos du Québec et d'ailleurs profitez en  
pour vous évader.

Vous souhaitez les photos en couleur ? Vous  
pouvez aller sur internet :

<http://www.uqar.qc.ca/departements/bioChimieGeo/geographie/ressources.asp>

Les numéros du journal sont disponibles en  
ligne et en couleur !

UQAR : Université du Québec à Rimouski

# Sommaire

**Section CULTURELLE**

- ♦ *La Réunion, l'île intense* 6
- ♦ *Le Défi Nantes-Paris* 12
- ♦ *Un paradis temporaire* 14
- ♦ *Anecdotes ibériques* 16

**Section RECHERCHE**

- ♦ *Rapa Nui, les mystères de l'île de Pâques* 19

**Section ENVIRONNEMENT**

- ♦ *La tête dans le sable bitumineux* 23

**Section VIE en GÉO**

- ♦ *Chroniques d'un Colloque* 27
- ♦ *Les Géolympiades* 31
- ♦ *Concours photo de Géographie* 35

Équipe de la revue :

**Journalistes** : Sarah D.-Laflamme, Rosemarie Drejza, Isabelle Ferron, Laurie-Anne Dubeau, Alexandre Gaudreau, Évariste Fleurty, Susan Drejza, Marie Pourpier.

**Éditorialiste** : Annie Bégin-Chamass

**Chroniqueuse** : Susan Drejza

**Réalisation de la revue** : Laurie-Anne Dubeau, Annie Bégin-Chamass et Susan Drejza

**Illustration de couverture et 4ème de couverture** : étudiantEs de géographie de l'UQAR ayant participé au concours photo dans les catégories paysage et géographes au travail.

## Éditorial :

### *La gourmandise du fleuve*

par Annie Begin-Chamass

Il ne faut pas se leurrer, l'érosion devient une problématique de plus en plus préoccupante. Pourtant, ce n'est pas un phénomène nouveau. À en croire les gens des diverses régions, il s'agit pourtant d'une toute nouvelle réalité qu'il faut apprendre à apprivoiser. Mais pourquoi en parle-t-on plus maintenant qu'il y a dix ans? Les médias!

Les gens en entendent de plus en plus parler, voient des images de falaises meubles en érosion, des résidents en panique et des acteurs municipaux qui n'attendent qu'après les gouvernements pour tenter de palier à la situation de crise grandissante. Mais il faut cesser de se renvoyer la balle et mieux informer les citoyens du Québec de manière adéquate.

Durant une petite trempette familiale lors de la semaine de lecture, j'ai eu une conversation sur l'érosion des berges avec les miens et quelques amis. Décourageant! La perception générale étant que les maisons de la Côte-Nord vont toutes se retrouver dans le fleuve Saint-Laurent dans quelques années m'a sincèrement sonné une petite cloche alarmiste. J'ai donc tenter de les rassurer en leur vulgarisant la situation dans des termes moins épouvantable! Tout un défi pour des personnes qui ont une vision de chaos en tête.

Il m'a donc fallu leur expliquer que l'érosion n'est pas tout à fait un phénomène récent et qu'à certains endroits, c'est le contraire qui se produit. Ils ont été tellement surpris de savoir que le terrain d'une personne pouvait avancer! Ensuite, j'ai aussi dû leur expliquer qu'il y a des endroits où les falaises sont végétalisées avec de beaux grands arbres matures, mais que malheureusement, comme le fleuve a

besoin de sédiments pour atteindre un certain équilibre, elles pouvaient être attaquées éventuellement par l'érosion. Comme quoi rien n'est éternel...

J'ai lu l'étonnement et la perplexité dans leurs yeux. « Mais ces images que l'on voit à la télé, ces gens qui perdent tout. Y ont juste à mettre des roches, ça va tenir. » Ouf! Je savais que les gens qui vivent en bordure du littoral préconisent l'enrochement, que ça les sécurisent. Mais comment expliquer à des personnes qui n'ont aucune notion de cette réalité de vivre en bordure d'un fleuve déchaîné, que ce n'est pas LA solution.

Alors là, c'est l'incrédulité que j'ai vu sur leur visage. J'avais envie de rire tellement je m'attendais à une telle réaction et que ce n'est pas rare de voir ces expressions dépitées lorsqu'il est question de parler des solutions. Une fois qu'ils apprennent qu'il n'y a malheureusement pas encore de solution miracle, que l'enrochement peut être réellement néfaste et parfois même plus que l'érosion en soit, c'est le découragement.

Je crois que malheureusement, les gens sont encore désinformés face à cette problématique. Les médias leur renvoient une image de fin du monde en les laissant sur une impression qu'il n'y a rien à faire. Par contre, ce qu'ils ne soutiennent jamais dans leur discours, c'est qu'il existe de la recherche qui va en ce sens et que ce n'est pas d'hier qu'elle se fait. Que non, pour le moment, il n'y a rien qui peut enrayer cette force de la nature qu'est le fleuve, mais que plusieurs moyens ont été pris et essayés au cours des dernières années.

Quand on parle de faire notre place en tant que Géographe dans le monde du travail, c'est dans de telles situations qu'il faut intervenir. Oui, il y a la recherche, mais encore faut-il que la population soit mise au courant. Que les Québécois sachent qu'il existe aussi des Comités ZIP, des Comités de gestion par bassin-versants ainsi que des Comités côtiers,

qui ont pour objectif de sensibiliser les gens sur les problématiques propres à leurs champs d'activités. Il en revient donc à nous d'en parler, de faire découvrir ce qui se fait en matière

de prévention au niveau de l'érosion côtière et des gens se battent pour faire connaître cette problématique...

## Un grand MERCI à tous nos partenaires :



**C.V.E.**



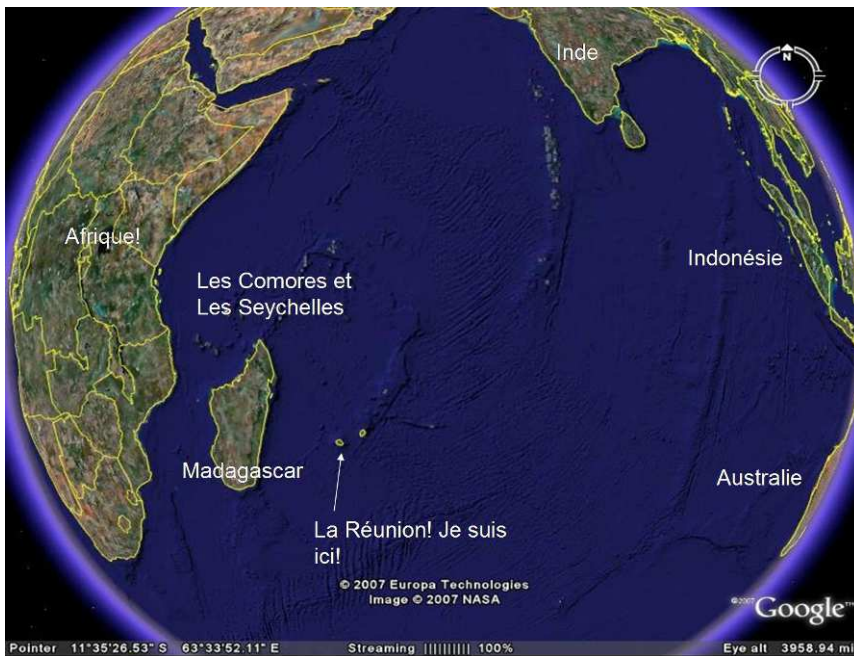
Ce journal a été imprimé sur du papier recyclé

Il est également recyclable ou partageable après usage.

N'oubliez pas, la terre a besoin de vous !

## *La Réunion, l'île intense*

Sarah D.-Laflamme, étudiante au baccalauréat en géographie (en échange CREPUQ)



Dans les publicités sur l'île de La Réunion, ils vendent le concept *La Réunion, l'île intense*. Je suis ici depuis quelques mois et j'ai déjà été témoin du passage de 3 cyclones tropicaux intenses dont 2 nous ont mis en alerte rouge, 3 éruptions volcaniques du Piton de la Fournaise, plusieurs alertes de requins sur les plages et à plus petite échelle mais non négligeable, la présence d'une administration française. Vous trouverez dans ce texte plusieurs commentaires non pertinents et absolument non nécessaires à la compréhension de cet article, parce que les trucs non pertinents, on aime tellement ça! Le texte suivant est organisé sous forme de capsules, écrites au fur et à mesure de mon périple à La Réunion.

### *Cyclone*

Gamède, de son petit nom. Il est arrivé en même temps que Humba, un ami à lui. Du coup, on a eu droit à une alerte cyclonique, premier degré d'alerte qui consiste à se préparer au passage éventuel du cyclone près de l'île. En peu de temps on est passé en alerte orange qui implique qu'on achète de l'eau en bouteille et des conserves et que finalement, on se planque dans nos maisons. On a finalement eu droit à la totale : deux alertes rouges entrecoupées d'une accalmie. C'était excitant, je dois l'avouer. Nous avons manqués trois jours de cours (c'est la première fois que je manque des cours à cause d'un cyclone. Je peux faire un crochet sur ma liste de choses à accomplir dans ma vie. Crochet). Les gens trouvent ça bien exotique quand je dis qu'au Québec, on manque des cours à cause de la neige. Et pourtant.

On tournait vraiment en rond : interdiction de sortir dehors sous peine de recevoir un coup de règle. Du coup, il y a eu une remontée fulgurante du trafic (de films) et du commerce (d'eau en bouteilles échangées contre du rhum.. c'est bien plus drôle). Le cyclone est reparti en nous permettant de sortir de notre léthargie. Plus de peur que de mal : des ponts brisés, des rivières qui débordent, des toits envolés, des blessés, du rhum, du vin, encore du rhum.

### *Stage de terrain*

Parmi mes cours, j'ai eu la chance d'assister à un cours de stage version Réunion. Je suis donc partie pendant une semaine, dans le cirque de Salazie, soit dans ce qu'on appelle ici « les Hauts » et qui constitue le centre très montagneux de l'île. La Réunion est un point chaud qui a donné naissance au Piton de La Fournaise (un des volcans les plus actifs de la planète) et le Piton des Neiges (commentaire non pertinent : Zac, un Américain, l'appelle innocemment le « Putain des Neiges »).

Je suis donc parti, polar de géographie sous le bras, pour une semaine dans la région d'Hellbourg et plus précisément sur les rives de la rivière du Mats, rivière profondément encaissée. Les précipitations importantes emmenées par Gamède ont mis à nu toute la falaise rocheuse dans le lit de la rivière. Ainsi, des blocs de 10 et même 15 mètres de diamètre ont été déplacés par Gamède (Gamède, Hulk, c'est du pareil au même). N'oublions pas que lors d'événements cycloniques, les précipitations dépassent les quelques mètres!

Le but du stage était d'utiliser toutes les données recueillies sur le terrain et les observations diverses afin de rédiger un rapport (corsé) concernant la chronologie probable des événements géologiques dans la région étudiée. Ouf! J'ai donc mis à l'épreuve mes connaissances en géologie (re-ouf!) d'abord par plusieurs exercices de reconstitution chronologique sur des affleurements où étaient visibles plusieurs dykes (intrusion magmatique verticale). On appliquait donc la règle de géologie qui suppose que le dyke qui en recoupe un autre est plus jeune que ce dernier. Rien de mieux que le terrain pour appliquer ce type de notion!



Aussi, bien malgré moi, nous avons travaillé sur le sud-est du Québec, soit les stries (dites-moi que Bernard et Ghislain ne sont pas les seuls à avoir vu ce jeu de mot?). Il y avait en effet une quantité incroyable de stries, preuves tangibles de mouvement des roches les unes par rapport aux autres dans cette région. J'ai trouvé très stimulant ce travail de détective géologique. Comme nous n'étions que trois, les enseignants valorisaient beaucoup les discussions entre étudiants afin de partager nos perceptions et d'en venir à un consensus. Nous avons beaucoup de mesures à prendre dont l'orientation des dykes avec une boussole et des coordonnées GPS. Il s'en est suivi une longue période de confusion entre les (2) autres étudiants et moi quant aux points cardinaux rattachés aux coordonnées prises par le GPS. En effet, La Réunion est située dans les hémisphères sud et est. On ne s'y habitue pas! Le nord-ouest des coordonnées est encre dans ma tête de géographe.

Comme il n'y a pas que le travail, nous avons aussi profité des heures de dîner (ou déjeuner.. ah c'est mélangeant ces différences culturelles!) pour se baigner dans la rivière. Après tout, nous ne sommes pas fait en chocolat! De toute façon, avec la température de l'eau, peu importe le type de chocolat, rien n'aurait fondu, croyez-moi! Les falaises et les bassins créés par Gamède devenaient un lieu de prédilection pour la baignade et les sauts de toutes sortes. Après avoir éloigné les possibilités de trouver des petites bêtes dans l'eau, en l'occurrence croco et requins (oui je sais...), les moments de baignades sont devenus les moments préférés de mes journées. L'enseignante a rebaptisé mon nom selon mes initiales : Sarah Dans L'eau!

À 19h, c'était l'apéro. La dame du gîte préparait des punch maison au coco-rhum ou orange-rhum ou rhum-vanille-fruit et herbes inconnues. C'est génial le concept de l'apéro. On s'y habitue trop. Les deux autres étudiants prenaient le punch sans alcool et m'ont demandé si je ne trouvais pas ça bizarre de boire avec les profs. J'ai eu une petite pensée pour ces bons stages rimouskois et pour Bernard, Pascal, Thomas...

Outre la richesse pédagogique, ce stage m'a permis de découvrir et « d'habiter » les Hauts de La Réunion. Il s'agit d'une région très différente de la ville de Saint-Denis, où j'habite. Les Hauts sont plus tranquilles, les gens m'ont semblé plus simples et les montagnes tout simplement incroyables. Les pentes sont escarpées à un degré presque inquiétant, mais cela n'empêche pas une végétation dense de s'y installer. C'est impressionnant! Il y a aussi ces oiseaux, les paille-en-queue. Ils sont tout blanc ont une très longue queue blanche. S'il n'y avait pas des fleurs du même nom, je les appellerais personnellement les oiseaux du paradis. Nul doute que cette île à quelque chose de... divin!

Outre les cours auxquels je suis inscrite, je me suis découverte une passion pour l'étude des patrons de déplacement des sédiments hétérogranulométriques sur les plages de sables d'origine volcanique. Vous comprendrez donc que pour se faire, je dois passer beaucoup de temps sur les plages et souvent même, en plongée. Du sérieux quoi!

À l'observer, avec mes yeux de géographes, je trouve de plus en plus que cette île constitue un paradis d'étude pour les géographes. En fait, je crois qu'elle constitue un paradis pour tous les domaines d'étude. Ah et puis non. Sauf peut-être l'informatique et l'administration.

### **Administration**

Avec mon arrivée à La Réunion, me voilà confrontée à la maison des fous. Les 12 travaux d'Astérix, ça provient de La Réunion. Pas de doute. Si l'administration française est connue pour être intense, ici, c'est à la puissance 10. Les autres étudiants internationaux et moi en sommes venus à la conclusion que la devise de La Réunion c'est, "pourquoi n'avoir qu'un intermédiaire, avoir 2 ou 3 ou 4". En fait, cela peut s'expliquer par le fait que le taux de chômage à La Réunion est % en 2002). Le concept est donc de créer de tant des gens dans le système (saturé). Bravo. Quand je suis arrivée, je devais im-pé-ra-ti-ve-ment aller faire ma carte étudiante. Je suis arrivée un vendredi matin et le vendredi après-midi, le bureau est fermé. Pourquoi? C'est comme ça. Ne cherche pas, tu ne trouveras pas.

« Les 12 travaux d'Astérix  
ça provient de la  
Réunion !!! »



J'ai donc passé la fin de semaine à faire des listes des documents que je devais aller chercher lundi avant-midi après ma carte qui me donne le droit de vivre à La Réunion (ça devrait être inscrit à l'arrière de la carte, à côté de la signature). J'ai donc renaît de mes cendres lundi matin, tel un phoenix. Renaissance. Me voilà maintenant vivante administrativement. Ouf, ça soulage. Viennent ensuite toutes les paperasses administratives liées à l'acquisition de mon horaire. J'étais inscrite dans deux facultés (lettres et sciences) et au niveau du bacc et de la maîtrise. "Ouf mademoiselle Drolet. 2 facultés, et 2 niveaux?". Pas drôle ça. C'est un peu compliqué parce que le niveau d'enseignement ici dans les cours n'est pas équivalent à celui du Québec. Alors j'ai dû tenter de choisir des cours de niveau égal au miens (soit master 1 ou licence 3). Les programmes et les horaires sont sur internet mais les connexions aux résidences fonctionnent seulement une fois sur 10. Ce n'est pas évident d'aller regarder les horaires. En fait, en partant du Québec, je m'étais inscrite à des cours qui m'intéressaient: le nombre de crédits coïncidait avec le Québec. En réalité, certains cours ne se donnent pas, certains n'existent nul part dans les programmes et, encore pire, certains ne sont pas sur les horaires mais cela-ne-veut-pas-dire- qu'ils-n'existent-pas! Hmm.. Tout ceci a constitué une entrave au début de mes cours et un beau « bienvenue à La Réunion Sarah » de la part de l'administration française.

### *Le volcan la pété*

Nous avons eu droit cette semaine à la troisième éruption du Piton de la Fournaise depuis le début de l'année. Aussitôt l'annonce de l'éruption entendue, quelques amis et moi avons loués une voiture et sommes partis voir, de nuit, la rage de ce volcan. Nous sommes arrivés tard dans la soirée et déjà, une atmosphère particulière régnait. Il y avait un

de gens qui allaient au volcan et ainsi un grand nombre de personnes ont été restreint de stationnement. Nous avons marché avec la famille et les enfants à l'idée d'observer quelque chose de nouveau et décisive. Nous sommes allés à un endroit où la route est fermée avec plusieurs gardes armés. On se calme. On compte quelques minutes de plus tard que ce pour continuer sur la route d'épaisseur de lave



devant nous, à 20 mètres devant. Ça commençait intense. On est monté un peu plus haut, sur de la lave d'éruptions précédentes pour observer un feu de joie de lave. On voyait en fait la fissure d'où sortait la lave, directement là, devant nous. Le contraste entre la noirceur de la nuit et le rouge de la lave était incroyable. Cela tenait captivé : nous étions vraiment hypnotisés par ce spectacle. Les forces de la nature, dit-on. Nous ne nous doutions pas que peu de temps après notre départ ce soir-là, la route avait été fermée d'accès

juste où nous étions pour cause de « danger, le volcan pète ». Ainsi, arrivés quelques heures plus tard, nous aurions tout manqué. Nous sommes rentrés à St-Denis ce soir-là, en se promettant de repartir le lendemain matin pour aller voir à quoi ça ressemble du côté de l'ouest de l'île.

Il faut préciser que l'ouest est plus touristique car il y a là les plus belles plages de l'île. Quel plaisir pour les yeux de faire de la route avec toujours en vue cet océan turquoise et les palmiers ! Après plusieurs arrêts photos, nous sommes arrivés au petit village du Tremblet, au pied du volcan. Le Tremblet se situe dans la zone « hors enclos » où la lave ne va pas habituellement. Selon les statistiques (yes, j'ai réussi à glisser des stats dans mon article !), il y a en moyenne une éruption du Piton de la Fournaise par année à l'intérieur de l'enclos et une seule hors enclos tous les 30 ans. Nous avons marché encore un bon bout dans un village ma foi fort sympathique par les différents arbres à fruits présents sur le chemin et l'atmosphère très calme qui y régnait. Nous sommes finalement arrivés encore une fois au moment où on se demande si on va bien voir, si cette marche va mener quelque part ou non. C'est là que juste après une courbe (disons un méandre) de la route, on a eu tout d'un coup, un point de vue incroyable sur toutes les coulées. Des rivières de laves. Ce qui m'a le plus impressionnée c'est le son sourd, les grondements provenant réellement des entrailles de la terre. Et cette lave qui coule à flot. C'est vraiment impressionnant. Encore une fois, nous nous sommes rendus jusqu'au dernier mètre de route utilisable. Quinze mètres devant nous, la lave coupait de nouveau la route. Nous étions là depuis quelques temps lorsqu'il y a eu ordre d'évacuation des lieux. Ils ont observé plusieurs fissures qui abondaient dans le même sens et donc, le Tremblet devenait une zone à risque d'être envahie par les coulées de lave.

Une fois de plus, nous sommes repartis en laissant derrière nous une zone à l'accès impossible compte tenu des dangers. C'était une expérience hors du commun et je dois l'avouer qui donnait la chair de poule.

### ***Découverte pertinente et non pertinente***

Mon voyage m'a permis de découvrir plusieurs trucs (pertinents et non pertinents). Les voici donc, en rafale.

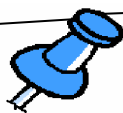
Les lézards peuvent chanter. Les Américains aussi. Quand un fonctionnaire français répond non, c'est oui en réalité. Quand un fonctionnaire français répond que ce n'est pas possible, on peut toujours le harceler. Les cirques peuvent avoir d'autres origines que glaciaires. Les coquerelles volent. Les coquerelles ne se sauvent pas à la vue de la lumière. 35 degré, c'est chaud. 40 aussi. Quand le chocolat fond dans son emballage, alors qu'il est encore à l'épicerie, c'est signe qu'il ne faut pas sortir dehors. C'est aussi signe qu'il faut acheter un ventilateur. Quand la lave du volcan touche l'eau, il paraît que les poissons cuisent. Quand tu penses que tu as eu (enfin) le dessus sur l'administration, tu te mets un gros doigt dans l'œil. Les Québécois ont un accent. Les Américains, les Norvégiens et tous les autres qui parlent français, aussi. Du lait tablette, ce n'est pas normal.

---

## Conclusion

La Réunion me semble une île de rêve, l'administration française et les coquerelles en plus (c'est un deux pour un). Pour ce qui est des gens, une majorité parle créole entre eux (c'est très surprenant la première fois, à l'épicerie!) et les Blancs sont en minorités. On y retrouve une diversité culturelle incroyable réunissant (réunir, Réunion. Ouf. Elle était facile celle-là) l'Asie, l'Afrique, la France, l'Inde et d'autres îles de l'océan Indien. On y trouve des marchés extérieurs incroyables où on peut aller chercher ses fruits tropicaux frais. Comme mentionné plus haut, le taux de chômage est élevé. Cela entraîne beaucoup de gens à passer leurs journées assis, sur le bord des chemins, à regarder les gens qui passent, à jaser et à boire. Ils sont là, avec bière ou rhum arrangé (rhum blanc aromatisé aux fruits, aux plantes, aux épices.. à tout ce qu'on veut!), à juste regarder, attendre que le temps passe. La vie des gens ici semble dénuée de stress et empreinte d'un laisser-faire qui est parfois frustrant pour les Nord-américains que nous sommes. Rien ne semble être grave, rien n'est urgent. Cela contribue à créer une atmosphère particulière sur l'île. Tout cela fait de La Réunion une île très colorée qui rappelle plus l'Afrique que la France et que l'insularité a marquée au fer.

Mon voyage à La Réunion me fait découvrir un tout autre monde gorgé de lézards, de tortues marines, de poissons tropicaux, de fleurs magnifiques, de fruits tropicaux goûteux et de paysages incroyables. Ce caillou perdu dans l'océan Indien est un véritable trésor qui m'a fait rêver pendant très longtemps et que je savoure maintenant, à l'heure de l'apéro, verre de rhum arrangé à la main, sur mon balcon.



Quand vous aurez fini de lire ce journal, n'oubliez pas :

Recyclez-le ou partagez-le ! Il y a sûrement quelqu'un autour de vous qui serait intéressé à le lire !!



## Le Défi Nantes-Paris

par Rosemarie Drejza, étudiante en 1ère année d'école d'ingénieur du bois, Nantes, France

*Oyé, Oyé braves géographes de l'UQAR, et autres lecteurs de Géouï-dire !!!*



C'est avec grand plaisir que je prends ~~la plume~~ le clavier pour vous faire part d'une aventure toute particulière, qui, si tout va bien, se sera déjà terminée alors que vous lirez ces quelques lignes...

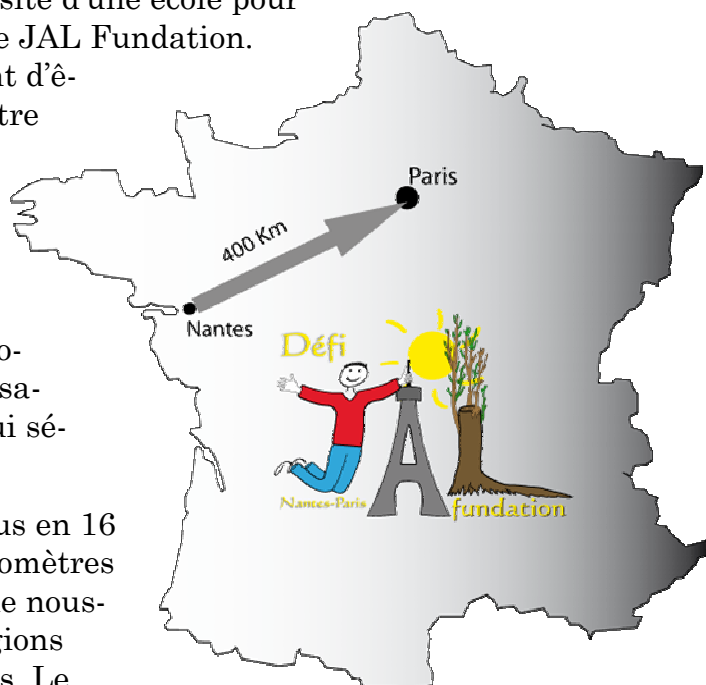
Peut être avez-vous déjà eu ouïe dire de cet évènement qui s'est déroulé sur le vieux continent entre le 30 mars et le 14 avril 2007, le Défi JAL Nantes Paris, mais laissez-moi vous en parler un peu plus précisément !

Cherchant une idée de défi pour mes études à l'École Supérieure du Bois de Nantes (non, non, ce n'est pas une école de bûcherons), je me suis dit que j'allais marcher. Quoi ? Marcher ? Oui, oui, marcher, mettre un pied devant l'autre et recommencer, je suis sûre que vous voyez de quoi je veux parler. Après diverses tergiversations, c'est entre Nantes et Paris que j'ai décidé de marcher, reliant ainsi la ville de mes études à la capitale française !

Voulant ne pas marcher trop inutilement, j'ai décidé de marcher pour faire connaître et reconnaître les enfants à haut potentiel et la nécessité d'une école pour tous adaptée à chacun, en portant les couleurs de JAL Foundation. En effet, ces enfants surdoués, précoces, souffrent d'être inconsiderés, et souhaiteraient simplement être pris en compte et reconnus pour pouvoir sourire à la vie !

Nantes Paris, ça doit pas vous dire grand-chose...et je comprends ! Et si je vous dis 404 kilomètres, c'est plus parlant ? Toujours pas ? Alors sachez que c'est à peu de choses près la distance qui sépare Rimouski de Trois-Rivières !!

Les 404 kilomètres prévus seront parcourus en 16 jours, soit 25 kilomètres par jour environ...25 kilomètres à parcourir les routes françaises à la recherche de nous-mêmes, à rencontrer des gens des différentes régions traversées, 404 kilomètres en passant par Angers, Le Mans, Chartres, Versailles (pour ne citer que les plus grosses



viles), 404 kilomètres à faire des rencontres insolites, à s'user les pieds chaussures...mais 404 kilomètres qui nous permettrons de vivre à vitesse humaine, en contact avec notre petite Terre ! Vous vous dites peut être que je suis folle...et c'est fort probable, mais est-ce si grave que ça ?!

À l'heure ou nous mettons sous presse elle se trouve à Paris ! Eh oui, elle vient de finir sa marche dimanche dernier. Finalement ils ont parcourus 499 km, plus que prévu mais assez pour les décourager ! Vous voulez plus d'infos ? Aller donc jeter un œil sur <http://nantes-paris.jalfundation.info>

Ils sont 4 à avoir marché ces kilomètres.  
En plus de Rosemarie :



Clément Labruyere



Shao An



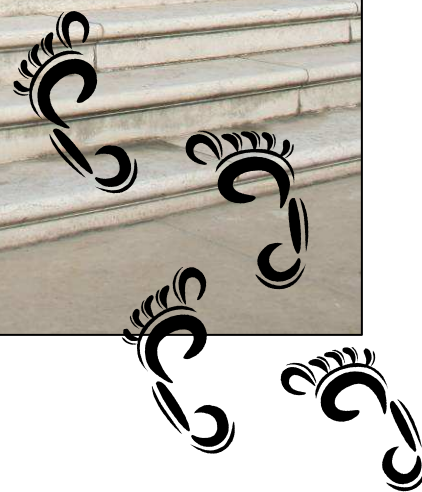
Xavier Leune



Contents d'être arrivés, les 4 marcheurs devant la Mairie de Pris (France), 14 avril 2007



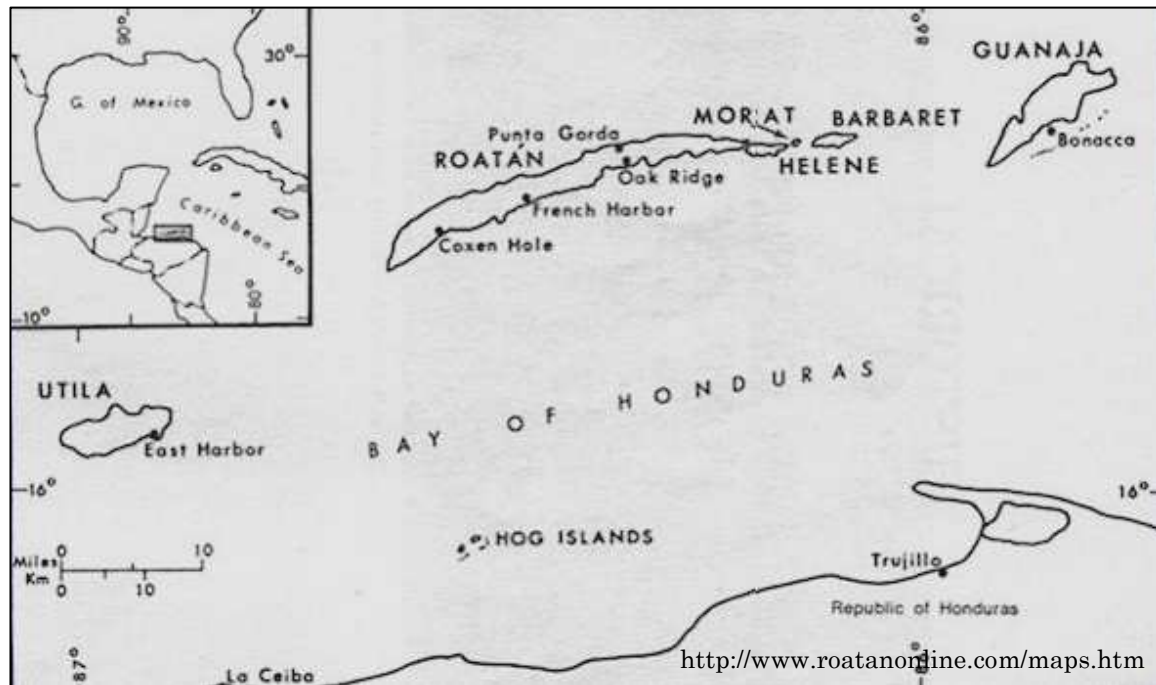
Photo moins officielle, les marcheurs au Mans (France)



## *Un paradis temporaire*

Par Isabelle Ferron, étudiante en Biologie

Vous chercher l'endroit parfait pour des vacances ou juste pour découvrir? C'est facile, un avion de Montréal à San Pedro Sula au Honduras, un autobus jusqu'à La Ceiba et un bateau jusqu'à Roatan.



Il y a un an, en février, le *ferry* m'a laissée à Coxen Hole, la plus grosse ville de l'île qui est quand même très petite. Si vous cherchez des commentaires de touristes à propos de cet endroit, vous entendrez : « C'est petit, y'a rien à faire ». Et moi je réponds : « Excellent ». Roatan est une des 3 Islas de la Bahia dans la mer des Caraïbes. Personne n'a porté attention à ces îles jusqu'à récemment, ce qui fait qu'elles ne sont pas encore bien achalandées et envahies de gens



trop plein d'argent. Mais ça ne saurait tarder, à en juger par les dizaines de panneaux géants invitant à visiter [BUY-ROATAN.COM](http://BUY-ROATAN.COM). Un taxi m'amène donc à West End sur une route de sable et me laisse dans ce petit village, la bouche ouverte et les yeux bien ronds. Un quai en bois s'avance dans la mer calme, la petite plage est vide, seulement parsemée de quelques palmiers, les gens vont pieds nus sur l'unique route de sable qui parcourt le village. « Wow ». Je trouve une petite chambre à l'hôtel le Dolphin, je m'entends avec le très sympathique propriétaire pour environ 150 lempiras



par nuit, c'est-à-dire moins de 10 dollars. Je dépose enfin mes bagages et je pars explorer.

En moins d'une semaine je suis imprégnée de la vie à West End. Les gens vous sourient chaleureusement une fois que vous leur avez expliqué que vous n'êtes pas un *gringo*, que vous êtes bien canadiens et non américains... La journée commençait toujours par une marche d'environ une heure sur le bord de la mer pour me rendre à West Bay Beach, probablement la plus belle plage de l'île et pourtant si merveilleusement tranquille. À West Bay, on peut tout faire ou rien faire, les deux options sont aussi intéressantes l'une que l'autre. Vous y trouvez des restaurants un peu plus « classe », des boutiques, des bateaux au fond vitré, et évidemment des écoles de plongées parce que la barrière de corail autour de Roatan est la deuxième plus importante du monde après l'Australie. Vous pouvez aussi vous louer une chambre dans un hôtel plus chic, avec air climatisé, bar, spa, piscine etc. Mais à quoi bon la piscine quand votre porte s'ouvre la mer des Caraïbes. Au retour de West Bay on ne manque pas d'arrêter chez Foster, un petit bar restaurant sans mur et sur pilotis où l'on peut boire une Port-Royal, délicieuse bière locale, assis dans un hamac en regardant des amis nager *sous* le bar avec les poissons curieux. Après les dernières lueurs d'un somptueux couché de soleil profitez des fréquentes animations musicales gratuites, offertes par d'autres voyageurs, ou proposez-vous pour jouer si vous avez du talent. Le lendemain, pourquoi ne pas retourner à West Bay par la route montagneuse du centre de l'île qui vous permet d'en voir les 2 côtés à la fois dont l'un est encore inhabité? La vue est incroyable, et la végétation dense me rappelait toujours Jurassic Park.

À vous de découvrir toutes les autres merveilles de cette île, mais dépêchez-vous si vous voulez en ramener d'aussi beaux souvenirs que moi parce que bientôt il faudra enjamber une cinquantaine de *speedos* fluos pour se trouver une place pour s'asseoir et réserver des mois à l'avance une chambre à 150\$ la nuit.

## *Anecdotes ibériques*

.....  
*Par Laurie-Anne Dubeau, étudiante au baccalauréat en géographie (en congé de maternité)*  
 .....

### *Préambule*

9 juin 2006, Chambre d'hôpital, Rimouki (Géouï-Dire, 3<sup>ème</sup> édition, section naissance)

Lolo : «Gigi, quand est-ce qu'on part en voyage?»

Gigi : «Bientôt...»

Le 31 août 2006, Gigi, Ben, Zac et moi (respectivement âgés de 28 ans, 2 mois, 2 mois et 23 ans) partons de Montréal. Vingt-six heures plus tard (auto, attente, avion, attente, autobus, attente), nous arrivons à Puerto de Santa Maria, en Espagne, à bord du voilier *Pierre de Lune II* (bateau des parents de Gigi où ils habitent depuis un an et demi) sur lequel nous passons le mois de septembre.

### *Densité*

Mettons les choses au clair tout de suite. Le mot voilier bien qu'il sonne paradisiaque accompagné des mots Espagne et Portugal, est vite relativisé lorsque 26 m<sup>2</sup> de surface habitable sont divisés entre deux grands-parents (Pierrot et Lulu), deux parents, deux petits enfants et, non le moindre, chien Mousse. Faites le calcul, il reste moins de quatre mètres carrés par habitant. Dur, dur, pour des Québécois habitués à leurs 210 000 m<sup>2</sup> (superficie par habitant en 2001).



*«La vida gorda». Lagos, Portugal*

### *Les chiens et les Français*

Le lendemain de notre arrivé, heureux de vivre et d'avoir quitté l'automne, Gigi et moi se faisons expulsés du bateau par les marins sous prétexte de devoir passer un peu de temps en amoureux. Nous voilà en plein après-midi en train d'arpenter le joli village de Puerto de Santa Maria. Mais où est tout le monde? Les rues sont vides, il y a des grillages partout, les stores sont baissés, tout est fermé. On dirait que nous sommes les survivants d'une attaque nucléaire. Solitaire, nous profitons tout de même de la chaleur et du soleil pendant quelques minutes. Vite nous commençons à chercher l'ombre et choisissons le côté de la rue où marcher en fonction d'elle. De retour au bateau, déshydratés et rougis par le soleil, nous rencontrons un marin fran-



cais qui nous dit : «Y'a un proverbe espagnol qui raconte que l'après-midi, y'a que les Français et les chiens qui mettent le nez dehors». On ne se défait pas de ses racines si facilement...

Nous apprenons et sortons après la *siesta* les jours suivants. À 20h00, les rues se remplissent, les restaurants sont bondés, les femmes s'éventent avec leurs éventails, les enfants jouent au soccer dans les places publiques et les bébés dans leurs poussettes regardent les passants. Aaah! C'est là qu'ils se cachent! Y'a vraiment des Espagnols en Espagne, je commençais à en douter...

### ***Baptême de mer***

Nous sommes sur le bateau depuis quelques jours et nous pensons à partir à voile pour changer de village. La prochaine marina est à 5 miles nautiques, la deuxième à 60, à Ayamonte. D'un commun accord, nous décidons de partir. Si tout va bien nous irons à Ayamonte, sinon nous arrêterons à la première marina.

Tout va bien (pour ceux qui s'inquiètent de la sécurité des enfants prenez note que Pierrot a travaillé à la CSST. La sécurité, ça le connaît). Wow! Le vent dans les voiles et dans les cheveux, le soleil qui reflète sur la mer et sur ma peau, pas un son autre que celui du bateau qui brise les vagues. J'ai dit que ce n'était pas si paradisiaque au début? Je retire mes mots, c'est tout à fait paradisiaque. Quel baptême de voile pour moi!



*Remarquez l'horizon. Océan Atlantique, Espagne*

Je descend dans la cabine voir mes enfants, mais qu'est-ce qui se passe? La ligne d'horizon est très très croche, tout penche dans le voilier et dans mon corps. Ça y est, je suis verte. Nous venons de passer la première marina, aucune échappatoire possible. Je suis confinée au pont pour les 55 prochains miles (temps estimé si le vent est avec nous : six heures). Lulu m'apporte le nécessaire de survie, un coke, des biscuits sodas et un petit sac pour faire pipi, il n'est pas question que j'aille à l'intérieur!!



*À bâbord le Portugal, à tribord l'Espagne.  
Au centre, les méandres de la Guadiana et la lessive. Guadiana, frontière Portugal-Espagne*

La nuit tombe, les autres marins se relaient pour dormir et pour naviguer. Nous sommes seuls au milieu du noir. Je ne suis pas si déçue d'être couchée sur le pont, le point de vue sur les étoiles est unique. Je me sens petite, comme une coquille sur l'océan. Gigi me murmure à l'oreille «Rappelle-toi que même au milieu de l'océan, tu n'es jamais à plus de dix kilomètres de la terre et même dans la pire tempête tu n'es jamais à plus de dix kilomètres du beau temps<sup>1</sup> ». Temps estimé : 6 heures. Temps réel : 20 heures. À voile, le vent ne souffle jamais dans la bonne direction (proverbe de Pierrot)!

### *Leçon de portugais*

Gigi est amoureux des langues. Il parle le français, l'anglais et l'espagnol, a déjà tenté d'apprendre le suédois, l'italien et l'allemand. Évidemment, il a appris le portugais cet été avant notre départ.



*Gigi, amoureux des langues. Cadiz, Espagne*

Enfin au Portugal, il a pu vérifier ses connaissances et mettre en pratique ses talents. À la recherche de lait en poudre pour nos gars, nous allons à la pharmacie. Gigi demande au pharmacien s'ils ont du «leite em polvo» (inpiration espagnole de *leite en polvo* qui signifie lait en poudre). Très gentil, le pharmacien nous dit d'aller à l'épicerie. Le lendemain, nous y allons avec Pierrot qui commence à préparer les réserves de nourritures pour leur prochain voyage en mer. Nous trouvons le fameux lait. Arrivés à la caisse, nous voyons dans les conserves de Pierrot le mot *polvo*, avec une image de ... Oups! Hier, Gigi a demandé au pharmacien du *lait de poulpe!*

### *Leçon d'espagnol- Extrait de La Bamba*

« Yo no soy marinero.  
Yo no soy marinero, soy capitàn.  
Soy capitàn.  
Soy capitàn.  
Ba-ba-bamba, ba-ba-bamba, ...»

«Je ne suis pas marin  
Je ne suis pas marin, je suis capitaine.  
Je suis capitaine  
Je suis capitaine.  
Ba-ba-bamba, ba-ba-bamba, ...»

Merci à mes collaborateurs : Benjamin Lefebvre, bâbordais, Ghislain Lefebvre, professeur à l'Institut maritime du Québec et Zachary Lefebvre, tribordais.



*Érosion différentielle, Lagos, Portugal*

## ***Rapa Nui, Les mystères de l'île de Pâques***

Par Alexandre Gaudreau, étudiant au baccalauréat en géographie

### ***Résumé :***

Sur l'île de Pâques, l'Homme a aménagé son territoire sans discernement et sans considération pour les impacts sur les générations futures. Il n'aura fallu que bien peu de temps aux Polynésiens pour venir à bout des ressources d'une île vierge et paisible au cœur de l'océan Pacifique. Tout semble avoir commencé lorsqu'ils ont développé des techniques agraires leur permettant d'engranger des surplus. Cela a contribué à une amélioration de la qualité de vie des insulaires et à une augmentation démographique. Peuple très croyant, les Pascuans ont érigé les fameuses statues de pierres, les *Moais*, pour remercier les divinités de cette abondance.

Paradoxalement, ce culte eut des impacts négatifs importants puisque les insulaires ont dû abattre une grande partie du couvert forestier pour transporter leurs statues. L'expansion agraire engendrée par les besoins de la population croissante a accéléré la déforestation jusqu'à l'épuisement complet des ressources sylvicoles. Cet épuisement des ressources a déclenché la famine et des guerres fratricides. À bout de souffle, les Pascuans ont convenu l'arrêt des hostilités et ils ont réorganisé leur mode de vie pour retrouver une certaine harmonie entre eux et avec leur milieu.

La découverte de l'île par Roggeveen a suscité l'intérêt des explorateurs et des marchands occidentaux. Cette rencontre a porté d'importants préjudices à la population locale et elle a mis un terme définitif à l'implantation d'un mode de vie durable et responsable à l'île de Pâques.

Située à 3 700 Km des côtes chiliennes, l'île de Pâques est enveloppée de mythes et de mystères. Qui furent les premiers insulaires de cette île isolée au cœur de l'océan Pacifique ? Quels liens entretenaient-ils avec leur environnement ? Et surtout, pourquoi ont-ils érigé ces immenses statues de pierre, dont la construction aurait vraisemblablement mené à la déforestation de l'île ?

Après la découverte de l'île par les Européens, plusieurs théories ont émergé. Certaines hypothèses prétendent que Rapa Nui serait le dernier vestige d'un continent perdu, qu'elle serait l'île cachée du royaume Inca (Heyerdahl 1989). La majorité des scientifiques s'accordent toutefois pour attribuer la colonisation de l'île aux Polynésiens.

Aujourd'hui encore, des scientifiques s'affairent à reconstituer l'histoire de cette civilisation avant qu'elle ne fût perturbée par des étrangers. Archéologues et ethnologues tentent de remettre en place les pièces du casse-tête afin de comprendre les liens unissant les Pascuans avec leur île. Quels sont les secrets que recèle l'île de Pâques ?

«Une prêtresse avait abordé sur l'îlot de Motiro Hiva. Les dieux Make Make et Hava lui apportaient les produits de leur pêche. Un jour, Make Make dit : Je suis venu ici à la recherche d'oiseaux. Si nous les chassions devant nous jusqu'à l'île de Pâques ? Hava lui répondit : C'est bien. Ordonne à la vieille prêtresse de s'apprêter car nous allons partir pour l'île de Pâques.»

-Mythe Pascuan, extrait de : *Des dieux regardent les étoiles*



### L'origine des Pascuans

Selon toute vraisemblance, ce serait les Polynésiens qui auraient peuplé l'île. Plusieurs similitudes ont été observées entre ces derniers et les Pascuans. En effet, les embarcations, le langage, l'écriture (*Rongo-Rongo*), les cultes religieux sont sensiblement les mêmes que dans les îles polynésiennes du Pacifique. Des origines d'une colonisation par des autochtones d'Amérique du Sud ou des extraterrestres sont peu probables.

Si le peuplement de l'île semble faire l'unanimité, la date de l'arrivée des premiers habitants n'est pas encore arrêtée. La littérature

stipule depuis des décennies que cette colonisation aurait eu lieu entre les années 400 et 800 de notre ère. Cependant, une étude publiée en ligne en mars 2006 dans la revue américaine *Science* fait état de la première immigration en 1200 (Hunt 2006), d'après de nouvelles datations au carbone 14. Selon cette nouvelle théorie, il n'aurait fallu qu'un siècle pour qu'apparaissent les premiers signes d'extinction de la faune aviaire et de la flore sylvoicole. Selon Terry Hunt, « L'impact de la présence humaine a été immédiat ».

### Le royaume de Rapa Nui

Hotu Matua aurait été le premier homme à débarquer sur l'île. Il tenait de ces ancêtres une fraction divine, le *mana*, grâce à laquelle on lui attribuait l'apparition des poissons, des oiseaux et des animaux. Il était responsable de la clémence du climat et il protégeait les siens des catastrophes. Peu avant sa mort, il divisa l'île en six districts pour ses six fils.

### La vie en communauté

Les habitations des gens du peuple pascuan (qui représentait la majorité de la population) avaient une architecture en forme d'embarcation renversée pouvant être longue de 90 mètres. 200 personnes pouvaient résider dans ces habitations. Ils étaient généralement d'ancêtres communs quoique l'adoption fût fréquente. Les *matas*, nom donné à leurs maisons, étaient recouvertes de nattes, de feuilles de canne à sucre ou de feuilles de palmier.

### L'érection des Moais

Les premiers insulaires ont érigé des statues de pierres, nommés *Moais*, en l'honneur de leurs ancêtres divins. Ces statues avaient la propriété de les protéger, d'assurer leur subsistance et d'engendrer la clémence des éléments naturels. Une récente étude archéologique a répertorié 887 de ces pierres monolithiques. Elles atteignaient une hauteur moyenne variant entre 3,4 et 6 mètres et elles pouvaient peser jusqu'à 82 tonnes métriques. C'est entre le XII<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle, alors que la société pascuane vivait sa période la plus productive et la plus peuplée, que ces statues ont été érigées. Les insulaires sculptaient les *Moais* dans le tuf à la base d'un volcan éteint. Ils les transportaient ensuite par un ingénieux système de roulement sur des bilots de bois sur des distances de plusieurs kilomètres jusqu'à proximité de leurs habitations. Le système de transport nécessitait toutefois une grande alimentation en arbres. Ces déplacements

seraient intimement reliés à la déforestation de l'île. Aveuglés par leur foi, ils étaient convaincus, et ils avaient toutes les raisons d'y croire en cette période faste, que les *Moais* les protégeraient et leur apporteraient l'abondance. Toutefois, l'érection de chaque nouvelle statue appauvriissait les ressources de leur milieu. Ce n'est qu'après avoir atteint la limite de la capacité de support de leur environnement que naquit le déclin de la culture mégalithique.

L'impact des insulaires sur l'île de Pâques

### **L'agriculture intensive**

Vers 1200, de nouvelles techniques agraires auraient émergé et une utilisation intensive du sol sur des superficies ouvertes aurait eu lieu. De façon synchrone, il y eut une augmentation de la population, une expansion de la construction des habitations et un accroissement de la production des moais. C'est pendant cette période que le nombre d'insulaires fut le plus important, atteignant entre 8 000 et 10 000 individus. Cette soudaine expansion a causé un appauvrissement des sols et les Pascuans durent étendre leurs friches aux détriments de la flore endémique.

### **La déforestation**

L'origine de la déforestation serait liée à la trop grande pression sur les ressources forestières, les arbres étant utilisés pour le déplacement des statues et pour la construction des lieux. La cause principale de cette déforestation serait toutefois liée aux techniques agraires.

Les Pascuans auraient pratiqué une agriculture sur brûlis. Dans la partie est de l'île, une couche de charbon de 1 cm d'épaisseur couvrant la surface d'un ancien jardin a été répertoriée. Entre les couches de charbon, des vestiges de noix de coco et du fruit de l'arbre *Jubea* (aujourd'hui disparu) ont été retrouvés. L'âge calibré des datations au carbone 14 situe l'événement entre 1256 et 1299 (*2-sigma, probabilité : 92,5 %*) (Mieth et Bork, 2005).

### **L'érosion des sols**

Après la déforestation entre 1300 et 1400, les sols ont commencé à s'éroder rapidement. L'érosion fut accentuée par l'agriculture sur de grandes surfaces, les nouvelles constructions et le déplacement des moais exerçant une forte pression sur le substrat qui n'était plus retenu ni protégé par les végétaux, augmentant ainsi l'érosion éolienne et pluviale. Cette dégradation rapide du milieu semble avoir eu des répercussions sur plusieurs facteurs humains.

### **La famine**

La période faste des Pascuans, caractérisée par une agriculture intensive et l'érection des moais, a été suivie d'une période de famine, du déclin du culte des Ancêtres et de la culture mégalithique. Il semble que la population, peut-être trop peuplée, ait atteint les limites des ressources naturelles et que leurs conditions de vie se soient détériorées tout aussi rapidement. La tradition orale témoigne d'une période de cannibalisme. Pour insulter un ennemi l'insulte suivante était lancée « Il y a de la chair de ta mère prise entre mes dents » (World Book Atlas 2005). Bien que cette citation ne se base pas sur des faits scientifiques, il n'en demeure pas moins que la situation était pitoyable. Ce manque de nourriture aurait fait chuter le nombre d'habitants et aurait occasionné le déclenchement des conflits sociaux.

---

### **Les guerres fratricides**

Une guerre sanglante s'est déclarée entre deux clans sur Rapa Nui. Elle aurait duré 150 ans et se serait terminée vers 1680. Probablement épuisés après tant d'années de misère, les habitants se seraient réconciliés et ils ont rétabli l'ordre sur l'île, pour le bénéfice de tous. Le temps semble avoir joué en faveur des Pascuans puisque le premier Européen à débarquer sur l'île y trouva une population joyeuse et animée.

### **L'évolution de l'île après sa découverte par les Européens**

Lorsque l'amiral Hollandais Jacob Roggeveen découvrit par hasard l'île, le dimanche de Pâques 1722, il porta son attention sur les *Moais* et la maigre végétation de l'île qui contrastait avec les verdoyantes îles polynésiennes. Il rencontra une population locale pacifique, conviviale et enjouée. Cinquante ans plus tard les Espagnols et les Anglais débarquèrent tour à tour dans la baie d'Hanga Roa. En 1774, le fameux capitaine Cook y fait escale pour ravitailler son équipage. Il écrivit plus tard «La nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve sur ce coin de terre» (journal de voyage J. Cook 1774).

Par la suite, les étrangers qui vinrent à l'île ont amorcé le déclin de la population pascuane. En effet, à partir de 1805, les Américains, les Portugais et les Espagnols se sont, tour à tour, succédés pour enlever des habitants et les soumettre à l'esclavage.

D'autres sévices, épidémies et exactions ont eu lieu pendant cette période. Toutefois, un missionnaire français, Eugène Eyraud s'y établit en 1866. Aidé de quelques missionnaires, il a réussi à établir un lien de confiance avec la population et, à sa mort en 1868, tous les indigènes étaient convertis (Catherine et Michel Orliac, 1988).

En 1888, l'île fut achetée par le Chili, auquel pays, elle appartient encore aujourd'hui. En moins d'un siècle, une population et une culture millénaire uniques furent décimées.

### **Portrait de l'île au XXI siècle**

Désormais, le sol de l'île est principalement constitué de pierres et de graminées. L'eau potable provient des puits et des lacs situés dans les cratères de trois volcans éteints. L'île est encore habitée par des descendants polynésiens (60 %) qui la partagent avec des Chiliens et des gens d'autres origines (1 %). Le langage officiel est l'espagnol, mais le langage Rapanui y est encore utilisé par les Pascuans. En 2002, la population de l'île était estimée à 3 791 habitants avec une densité de 23 habitants par km<sup>2</sup>. Ils vivent principalement dans la ville de Hang Roa. La majorité des vivres et des biens de consommations proviennent désormais de l'extérieur de l'île, même leurs principales sources de revenus viennent de l'extérieur par le biais du tourisme. Cette activité économique est prépondérante et nécessaire à la survie des insulaires sur Rapa Nui.

*Sans l'apport des deniers étrangers, l'île serait probablement désertée depuis belle lurette puisque dénuée des ressources naturelles essentielles à l'établissement humain. L'histoire de l'île de Pâques nous témoigne des conséquences que peuvent engendrer les humains sur leur environnement à petite échelle. Elle nous prévient du sort qui attend l'humanité si elle perpétue son mode de vie actuel où l'abus des ressources naturelles est monnaie courante.*

Maintenant que cette île légendaire dévoile ses secrets, saurons-nous comprendre que nous sommes en train de répéter la même histoire à l'échelle planétaire? Sommes-nous suffisamment sages et philanthropes pour préserver nos ressources naturelles, lesquelles sont essentielles à la survie de l'espèce humaine ?

---

## *La tête dans le sable bitumineux*

La position canadienne sur le protocole de Kyoto

Par Évariste Fleurty, Ingénieur Junior, spécialiste en énergie



L'exploitation accélérée des sables bitumineux constitue le principal enjeu de la politique énergétique du Canada dans la perspective du protocole de Kyoto. Les sables bitumineux sont la principale source d'émission de gaz à effet de serre (GES) au Canada et la principale raison de leur hausse. Avec tous les projets de développement actuellement en cours et approuvés par le gouvernement, la production de GES canadiens va doubler entre 2000 et 2012. Face à ce constat, on comprend mieux pourquoi le gouvernement conservateur de Harper et la ministre de l'Environnement Rona Ambrose ont annoncé, le 20 octobre dernier, que le Canada repousse à 2050 ses objectifs de réduction de GES.



En fait, ce que l'on observe depuis l'arrivée des conservateurs au pouvoir, c'est l'interférence croissante du lobby des producteurs de pétrole sur la politique énergétique du Canada. Ces nouveaux rois du pétrole nord-américains, chefs de multinationales américaines et canadiennes, investiront plus de 125 milliards \$ dans l'exploitation des sables bitumineux au cours de la prochaine décennie. D'ici 2015, les revenus des sables bitumineux devraient rapporter annuellement plus de 2,4 milliards \$ au gouvernement de l'Alberta, et 3,5 milliards \$ au gouvernement fédéral<sup>1</sup>. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes...

### **La ruée vers l'or noir albertain**

Jusqu'au milieu des années 1990, les investissements dans les sables bitumineux étaient risqués et peu rentables, dû principalement au prix relativement bas du baril de pétrole sur le marché (autour de 30-35 \$). Mais depuis, la forte demande mondiale en pétrole, propulsant

le prix du baril au-delà de 50 \$, a complètement modifié la donne. L'épopée bitumineuse en Alberta a été stimulée par l'adoption, en 1996, d'une politique fiscale incitative du gouvernement de Ralph Klein. Selon celle-ci, tout promoteur n'est tenu de payer que 1 % des redevances sur ses revenus bruts, tant et aussi longtemps que ses coûts d'investissement n'aient été épongés. Après quoi, ce taux est majoré à 25 %. Cette politique très avantageuse, la hausse du prix du baril de pétrole et l'amélioration des technologies d'extraction ont grandement contribué à l'essor faramineux du développement des sables bitumineux, dont la production en 2004 atteignait 1,1 million de barils par jour. Aujourd'hui en 2006, les sables bitumineux représentent 45 % de toute la production canadienne de pétrole brut. Et cette part ira en augmentant avec le temps. L'exploitation des sables bitumineux est devenue une opération si rentable, qu'elle suscite un engouement sans précédent chez les promoteurs pétroliers du monde entier. En tenant compte des projets majeurs en cours et des in-

vestissements annoncés dans cette industrie, les experts évaluent qu'on triplera, en dix ans, la production actuelle de pétrole pour atteindre 3 millions de barils par jour en 2015, et 5 millions de barils en 2030. Au rythme de cette expansion phénoménale, on évalue que les réserves de sables bitumineux seront épuisées d'ici 50 ans, au mieux 80 ans. Avec une production totale assurée de 176 milliards de barils de pétrole au cours des prochaines décennies, les sables bitumineux de l'Alberta sont le second gisement en importance d'hydrocarbure exploitable (après l'Arabie Saoudite) avec 15 % des ressources mondiales en pétrole. C'est dire toute l'importance stratégique que revêt l'exploitation de cette ressource dans le contexte mondial actuel. Le pétrole canadien dérivé des sables bitumineux a un potentiel élevé d'expansion sur les marchés : d'abord, saturation du marché intérieur canadien, puis augmentation de son volume d'exportations actuelles vers les É.-U. tout en élargissant ce marché à la Californie et, finalement, ouverture sur le marché asiatique pour combler la forte demande en pétrole des pays émergents comme la Chine et l'Inde. Les É.-U., avec une capacité de raffinage de 16 millions de barils par jour, représentent le principal marché d'exportation à développer, d'autant plus que la capacité pipelinière de transport est déjà installée<sup>2</sup>. Ce qui laisse présager un rapport de dépendance énergétique encore plus étroit entre les É.-U. et le Canada dans les années à venir.

### **Impacts environnementaux**

Comparativement à l'extraction du pétrole conventionnel, l'extraction des sables bitumineux est cinq fois plus énergivore et génère trois fois plus d'émissions de GES. C'est la ressource fossile la plus polluante et la plus énergivore qui soit, dont l'exploitation est en parfaite contradiction avec les principes animant le protocole de Kyoto. Outre cet apport impor-

tant en émission de GES, l'exploitation des sables bitumineux entraîne d'autres impacts environnementaux majeurs.

#### **LA PRÉSERVATION DE L'EAU.**

L'extraction des sables bitumineux nécessite une énorme quantité d'eau. Il faut en moyenne trois barils d'eau pour produire un baril de pétrole. Actuellement, l'eau utilisée provient de la rivière Athabasca, un affluent du Mackenzie. Les retraits en eau effectués par l'industrie bitumineuse s'élèvent à 140 millions de m<sup>3</sup> annuellement, soit l'équivalent de la consommation en eau de la ville de Calgary (800 000 hab.) Pour mener à bien les nouveaux projets d'exploitation, il faudrait augmenter encore de 50 % les prélèvements en eau dans la rivière, ce qui, selon une récente étude, est physiquement impossible sans mettre en danger l'approvisionnement en eau potable de la Saskatchewan et des Territoires du Nord-Ouest<sup>3</sup>. Pour solutionner ce problème, on envisage le détournement de rivières secondaires et d'importants stockages d'eau dans des réservoirs.

#### **LA GESTION DES MATIÈRES TOXIQUES.**

Les eaux utilisées dans l'extraction du bitume sont grandement contaminées par des métaux lourds (méthane, arsenic, mercure) et ne sont donc pas retournées à la rivière. Ces eaux toxiques et nauséabondes sont plutôt stockées dans d'immenses bassins de décantation, constituant ainsi un problème majeur pour la santé publique et l'environnement. Par ailleurs, l'infiltration des eaux de surface dans les sites d'enfouissement des déchets solides représente également un risque de contamination de la nappe phréatique.

#### **LA DÉTÉRIORATION DES ÉCOSYSTÈMES.**

La déforestation, l'excavation du sol en profondeur, l'occupation du sol par des méga-usines de transformation et des infrastructures de transport (réseau de pipeline, routes, etc.), toutes ces activités ont des impacts irrémédia-



bles sur l'environnement. D'autant plus qu'il n'y a aucune obligation légale pour les promoteurs de réhabiliter les terrains. Après qu'ils aient gravement perturbé les écosystèmes depuis dix ans, on observe aujourd'hui leurs effets négatifs sur la biodiversité : diminution de 10 % des terres humides, disparition des tourbières et des plantes indigènes, réduction de l'habitat de la faune sauvage mettant en péril la survie de certaines espèces animales comme le caribou des bois, le lynx, la martre et divers oiseaux des bois



Situés au Nord de l'Alberta, les trois principaux gisements de sables bitumineux sont : Athabasca, qui est le plus important, Peace River et Cold Lake. Ils couvrent ensemble une superficie de 142 500 km<sup>2</sup>, soit l'équivalent de l'État de la Floride. Depuis le boom bitumineux, le prix des terrains a quintuplé pour atteindre la valeur actuelle de 2 200 \$ l'hectare.

## Une exploitation polluante et énergivore

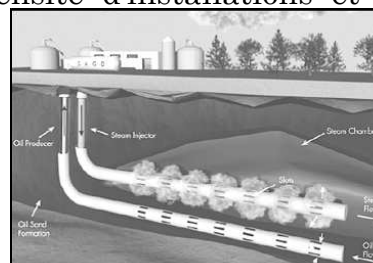
Les sables bitumineux ne constituent pas du pétrole ordinaire. Ils sont composés de bitume et d'argile enrobés d'une pellicule d'eau. Ils contiennent seulement 11,5 % de bitume. On évalue qu'il faut extraire 4 tonnes de sables bitumineux pour produire un seul baril de pétrole.

L'extraction des sables bitumineux se fait selon deux techniques distinctes :

Les mines à ciel ouvert exploitent les gisements superficiels, qui constituent 20 % de la ressource totale des sables bitumineux. Pour accéder aux sables bitumineux, on rase la forêt et on enlève le sol sur une profondeur d'environ 50 mètres. Ensuite, on récupère les sables à l'aide d'immenses excavatrices et on les transporte dans d'énormes camions jusqu'aux usines de transformation. Avec cette technique d'extraction très polluante, il faut consommer un baril de pétrole pour en produire deux.



L'injection de vapeur est utilisée pour les gisements en profondeur. Cette technique consiste à creuser deux puits horizontaux et à injecter de la vapeur dans le puits supérieur pour faire en sorte que le produit s'écoule vers le puits inférieur où il est pompé en surface. Répartis aux meilleurs endroits d'une concession, ces puits sont réseautés en pipelines pour l'acheminement direct du bitume à l'usine de transformation. Cette technique exige une forte densité d'installations et est très énergivore.



Une fois extrait, le bitume est séparé du sable proprement dit en utilisant du naphta, puis on extrait les résidus minéraux et l'eau. Entreposé dans des réservoirs, le bitume est ensuite acheminé à l'usine de transformation où il subira une série de traitements pour devenir du pétrole : extraction du soufre et du naphta par traitement hydrique, raffinage du bitume en divers hydrocarbures de valeur, etc.

## Un nécessaire retour à la raison

Si l'expansion bitumineuse s'accélère au rythme prévu, on évalue que les dommages environnementaux affecteront jusqu'à 20 % du territoire albertain. Un moratoire s'impose... pour empêcher un désastre écologique à grande échelle.

Dans tout ce délire, il y a néanmoins une lueur d'espoir : les habitantEs de l'Alberta commencent à s'interroger sur l'acceptabilité sociale de l'exploitation effrénée des sables bitumineux. Selon un sondage réalisé en avril 2006 par le Pembina Institute, 86 % des AlbertainEs souhaitent qu'on « *exige des entreprises qu'elles diminuent leurs émissions de GES* ». C'est peut-être le début de la contestation !

L'essor de l'industrie des sables bitumineux est devenu le moteur économique de l'Alberta et l'enjeu majeur de la politique énergétique du gouvernement Harper.

À l'heure du protocole de Kyoto, le temps presse pour exploiter le filon bitumineux. C'est ainsi que le gouvernement Harper met tous ses efforts à renier ses engagements et à retarder l'atteinte des objectifs du protocole de Kyoto. Loin de lutter contre les changements climatiques, la politique actuelle du gouvernement Harper fait tout pour encourager l'industrie des sables bitumineux qui, en 2012, sera responsable de 50 % des émissions canadiennes de gaz à effet de serre. L'enjeu en cours est simple : des milliards \$ de profits à court terme pour le lobby pétrolier nord-américain au détriment des conséquences du

réchauffement planétaire pour les générations futures.

Sinon, comment expliquer ces décisions :

1. le renoncement du Canada à atteindre les objectifs de Kyoto pour l'année 2012 et leur report jusqu'en 2050 !
2. l'annulation du budget de 10 milliards \$ consacré au plan canadien de lutte contre les changements climatiques
3. le prolongement de l'allègement fiscal consenti aux promoteurs de l'industrie bitumineuse
4. l'abolition du crédit à l'Encouragement Pour l'Énergie Éolienne dans le « plan vert fédéral »
5. le refus de valider le « plan vert » québécois (y compris le transfert de 328 millions \$), tout en débloquent en même temps des fonds importants pour appuyer l'Ontario dans son « programme de réduction du smog ». Il est vrai que le plan vert du Québec est axé sur les énergies renouvelables et que l'Ontario (sans aucun plan vert intégré) est toujours de plus en plus assoiffé de pétrole albertain !

Et finalement, le comble... Comment expliquer les comportements erratiques de la ministre Ambrose : déclarations provocantes, entêtements, contradictions, multiples volte-face, refus d'entendre... Elle fut la « *honte canadienne* » à la Conférence de Nairobi. Oui, Madame Ambrose, vous avez tout intérêt, comme le volatile, à vous enfouir profondément la tête dans le... bitume !

### Sources :

1. Toutes les données empiriques de cet article proviennent de l'Office National de l'Énergie du Canada.
2. En 2002, 63 % de la production de pétrole brut de l'Alberta était déjà exportée vers les É.-U. (source O.N.É.).
3. Étude réalisée par la Sage Foundation et le Fonds mondial de la nature, section Canada, *Le Devoir*, 9 novembre 2006.

Pour de plus amples informations :

Pembina Institute : [www.oilsandwatch.org](http://www.oilsandwatch.org).

Pour observer l'exploitation des sables bitumineux depuis le ciel : [google.ca-Map-FortMcMurray-satellite](http://google.ca-Map-FortMcMurray-satellite) (possibilité de déplacement avec zoom).

## *Chroniques d'un colloque*

Par Susan Drejza, étudiante à la maîtrise en géographie, coordinatrice du comité du colloque



Vous en avez sûrement entendu parler (tout du moins on l'espère). Le colloque, en question est le premier du genre organisé à l'UQAR. Il a eu lieu le 14 février dernier. Date pas très facile à oublier si l'on considère tous les cœurs rouges accrochés dans les magasins ! C'était en effet la Saint-Valentin. Date pas tout à fait choisie au hasard car nous avons tous dans le cœur (en plus de notre blonde, chum, parents, enfants, amis, etc) la géographie, la discipline que nous étudions, enseignons ou qui constitue notre profession. Elle peut aussi être une source d'intérêt pour tout le monde et nous sommes également fiers de cela. Pour ce premier colloque donc, rien de moins qu'une plongée « au cœur de la géographie ».

### *Genèse d'un évènement :*

Quand nous avons parlé de cela pour commencer nous avions une idée bien en tête. Au 5ème comme dans d'autres couloirs de l'université, on retrouve des laboratoires. Dans ces derniers, beaucoup d'ordinateurs et des étudiants, très souvent assis derrière. Parfois on les croise plein de boue avec plein de boîtes dans les mains et une pelle sur l'épaule. Ces étudiants ne sont pas bien différents des autres mais ils soulèvent pas mal de questions : que font-ils ? sur quoi travaillent-ils ? c'est ça la géo ? etc. Pour y répondre ce n'est pas compliqué, il faut oser ou avoir l'occasion de franchir la porte de ces pièces. Entrez et vous verrez des étudiants comme les autres. Mais comme ce n'est pas toujours facile nous voulions que tout le monde puisse en bénéficier (vous vous imaginez les laboratoires de Pascal ou de Thomas avec 50 étudiants posant des questions ?).

L'idée de permettre à tous de présenter un petit quelque chose nous est donc apparue comme la meilleure solution. Refaite le cheminement et vous verrez que plein de petites présentations sur un même thème ça donne assez facilement un colloque ! Nous avons alors créé un comité organisateur pour monter ce projet. Aussitôt dit, aussitôt fait!

### *Comité, comité,... :*

Dès le mois d'octobre nous nous sommes attelés à la tâche : vous organiser le meilleur colloque possible.

Après avoir harcelé (désolé à tous) toutes les personnes dont nous savions qu'elles avaient des choses à nous présenter (toutes nos excuses à ceux dont on ignore les projets et que nous n'avons pas harcelés) nous avons réussi à trouver 10 personnes pour présenter ! Nous avons

surmonté notre principale crainte : n'avoir personne qui veuille présenter et donc, avoir un horaire vide !

*Courriels, réunions, courriels, rencontres, téléphones, courriels (beaucoup de courriels!)*

Tout cela s'est succédé entre le 5 octobre et le 13 février. Comment faire venir les gens à un nouveau colloque ? Nous avons beaucoup misé sur la publicité : des affiches et de grosses flèches oranges (c'est ça qui arrive quand on fait des réunions au Baro !) et une distribution de feuillets et de chocolats en forme de cœur par des hommes et des femmes sandwich (pour être sûr de ne pas passer inaperçu !)

Des gens qui présentent, une salle, des gens qui nous ont dit qu'il y assisteraient : voila les ingrédients de base pour un colloque !

### ***Un mercredi pas ordinaire :***

Moultis péripéties plus tard nous étions donc le 14 février au matin, F-215.

7h00 : jour J. Bonne Saint-Valentin à tous. Nous voila pris un peu par le stress et les préparatifs de dernière minute. Installer les panneaux publicitaires, finir de fabriquer l'urne pour le vote du public etc.

8h30 : heure à laquelle on avait dit qu'on commencerait à accueillir les gens. Mais... presque personne ! Pas vraiment étonnant quand on sait que les géographes arrivent rarement en avance mais plutôt « just in time ».

9h00 : la salle se remplit, nos craintes s'apaisent. Je me lance dans mon « discours » d'ouverture. Bientôt les présentations se succèdent. Tous sont formidables, intéressants. On n'est même pas en retard ! Qui l'aurait cru !!!

11h40 : la matinée s'achève, les cinq étudiants qui ont présenté peuvent souffler. Nous aussi, un peu, puis on prépare l'après midi. Il y encore cinq présentations d'étudiants plus une conférence de la part de Michelle Garneau, professeure à l'UQAM. On espère que ça va intéresser les gens. Ça a l'air que oui, me dis-je en scrutant la salle régulièrement.

17h00 : Michelle a fini sa conférence. On la remercie vivement ainsi que tous nos partenaires et on invite tout le monde à un 5 à 7.

17h10 : Tout le monde est invité à venir au salon du personnel pour le 5 à 7 et la remise des prix. Rien de plus convivial pour pouvoir poser des questions en toute liberté et discuter avec les présentateurs ou avec les personnes qui ont réalisé les affiches qui servent de cadre très géographique.

19h40 : Les géographes tardent un peu à partir et se concentrent près du bar.

Tous on présenté de l'information de qualité, il a été donc difficile tant pour le jury que pour le public de déterminer les gagnants :

- Le public a choisi Jérôme Dubé pour sa présentation glacée sur les rivières !
  - Le jury quant à lui a déterminé deux gagnantes ex-æquo : Stéphanie Friesinger et Chantale Quintin. Elles ont remporté le prix BioNord pour les meilleures présentations.
-

Pour finir une dernière photo de nos présentateurs ! Merci à tous



De gauche à droite : Chantal Quintin (corépondante du prix BioNord), Étienne Bachand, Stéphanie Friesinger (corépondante du prix BioNord), Yanick Larue, François Truchon, Michelle Garneau (conférencière invitée), Jérôme Dubé (prix du public), Francis Gauthier, Maude Corriveau. En médaillon : Marie-Andrée Lelièvre et Majella Simard

### *Un colloque, deS colloques,...*

Un colloque, le notre, le premier  
Des colloques, les suivants

On espère que cette journée vous aura donné une idée de ce qui se fait en Géographie à l'UQAR.

Le propos ici est d'inviter tout le monde à assister au prochain colloque, d'inviter tous ceux qui le souhaitent à venir présenter : des mémoires de maîtrise certes, mais AUCUN des mémoires de baccalauréat ou des projets réalisés, des expériences que vous avez eues car c'est ça la géo.

Maintenant, sachez qu'on aimerait faire de ce colloque une tradition. On aimerait que les étudiants de l'année prochaine (et des suivantes) puissent en bénéficier (en tant que public et/ou en tant que présentateurs). Il va donc falloir un nouveau comité d'organisation : pourquoi pas vous !?

Nous tenons encore ici à remercier tous les gens et organismes sans qui ce colloque n'aurait pas pu voir le jour.

***Merci à tous***

Thomas Buffin-Bélanger pour le site Internet  
 Chantal Gagné pour les photos durant la journée  
 Manon Savard, Kati Brown, Simon Bélanger, François Saint-Pierre, notre jury  
 Roland Braun et Alice Côté-Braun pour la conception et la réalisation du logo  
 Yanick Larue, Evy Arsenault, Myriam Thériault, Stéphanie Friesinger, Sylvio Demers et Susan Drejza, le comité d'organisation de l'évènement.

**Merci également à nos commanditaires**

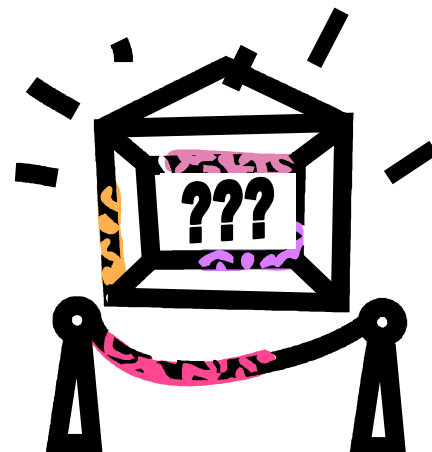


# La déco du 5ème

À l'automne 2007 le corridor connaîtra une métamorphose extrême!!! Et oui, les photos gagnantes feront désormais partie du centre de votre vie.

Besoin de vous éclater? De vous évader?

Vous n'aurez qu'à les regarder et voilà, le tour est joué!!



**BRAVO** à tous les participantEs des GÉOlympiades 2007 de Rimouski qui ont gagné le titre pour une deuxième année consécutive!



Nous sommes fiers de vous !!!



**MERCI !**

**Module de Géographie de l'UQAR**

**Regroupement des étudiantEs en géographie de l'UQAR (REG)**



## *Les Géolympiades ...*

Par Marie Pourpier, étudiante au baccalauréat en géographie

Voici une aventure qui m'est arrivée en tout début d'année, ça s'appelle les géolympiades. À moi, simple française en échange CREPUQ, nombreux sont ceux qui m'ont parlé de cette fête, qui m'ont raconté des choses, mais difficile de les imaginer sans les avoir vécues...

Mais qu'est-ce donc que cette chose ??? À part les géographes et quelques initiés, pas grand monde ne sait ce que c'est. Le définir de manière exhaustive serait un défi que je me refusais à relever. Je vais plutôt vous raconter ce que ça évoque pour moi et ma propre expérience.

Tout d'abord, les Géolympiades, c'est un rassemblement des étudiantEs en Géographie au Québec. En ce début 2007, la nouvelle édition se déroulait sur Montréal. C'est une compétition qui se passe dans la joie, la bonne humeur et une ambiance plus que festive ! Voilà pour le cadre. Ah oui, encore une chose bien importante, l'université gagnante remporte un magnifique coupe, et les champions en 2006 c'était l'UQAR ! Nous avons un titre à défendre... Une sacrée mission.

L'organisation a commencé dès le trimestre d'automne, et oui, on ne se prépare pas à la légère ! Il fallait trouver notre déguisement ! Et dès cet instant, les avis divergeant s'expriment. Le thème général, c'était la ville et l'urbanité. Au bout de plusieurs réunions, la décision tombe, nous représenterons Inverness ! Nous seront donc déguisés en Écossais !!! Tous à vos kilts ! Ensuite, une bonne équipe possède sa chanson, alors les compositeurs, au boulot, et puis, il faut aussi trouver des slogans. Bref, pas trop le temps de chômer, enfin officiellement. Parce que dans la réalité... Beaucoup de choses se sont préparées dans le bus !



L'épisode du transport, toute une histoire ! Qui est partant pour 7hrs dans un bus jaune ? Et bien détrompe-toi cher lecteur, toi qui pense que personne ne serait prêt, nous étions une petite trentaine ! Tous plus motivés les uns que les autres. L'ambiance, dès le vendredi matin au départ, promettait qu'on allait montrer aux citadins que dans les universités des régions, on sait faire la fête. Et quand même, un gros merci à matante Myriam et à mononcle Michel d'avoir gérer toute l'organisation ! Alors, revenons-en à nos moutons. Nous v'là dans le bus, il nous reste 7hrs pour apprendre la chanson et trouver des slogans. Pas de quoi s'ennuyer surtout que nos réserves de liquides n'étaient pas constituées que d'eau... Nos cris de guerre pour cette fin de semaine seront donc « OH OH OH EH EH EH RI-MOU-SKI ! » crié le plus fort possible bien entendu ! Et le fameux « GEO GEO GEOTE MES SHORTS ! ».

Après cette épopée, oui, je pèse mes mots, les géographes, on est toujours prêts à partir à l'aventure, mais là, autant de temps dans ce bus relève de l'exploit, nous voilà à Montréal. On peut se poser à l'hôtel, enfiler nos kilts pour ceux qui ne sont pas encore déguisés et se préparer pour la soirée à l'UQAM. Un repas bien mérité et des bières qui sont les bienvenues. Au fait, vous savez comment faire peur à des gens ? Mettez une trentaine de spécimens géographes de



l'UQAR, tous déguisés en kilts, qui défendent fièrement leur titre et qui débarquent dans l'UQAM, le trophée porté fièrement et qui hurlent « ON L'A ! ON L'A ! VOUS L'AUREZ PAS !!! ». Et vous en connaissez beaucoup des équipes qui arrosent leur trophée avant de l'avoir gagné ? Et bien là, avec des peintures guerrières sur les visages pour certains, ou une grande soif pour d'autres, la coupe fut bien arrosée. Après avoir fait le plein de notre estomac, la soirée s'est poursuivie au bar de la fac avec le début des compétitions. D'abord les chansons, puis la compétition académique. Enfin, beaucoup de danse, d'alcool et peu de sommeil !

Le samedi matin, direction l'UDM pour le tournoi sportif le matin. Au programme, soccer, hockey, pétanque à la québécoise (tout une histoire, des boules en plastique, des jeux de 25 à 30 m de longueur sur de l'herbe et au milieu de buttes !) et un concours de glissades sur herbe (parce qu'il n'y avait pas de neige). Et là, la force de Rimouski s'est démontrée, en plus d'une ambiance d'équipe monstrueusement géniale, notre équipe a quand même pas mal assurée dans les sports, il faut le reconnaître ! L'après-midi fut consacrée à un rallye dans la ville autour du Mont-Royal. Une ballade fort intéressante pour avoir une vue d'ensemble, mais pas le temps de faire du tourisme, c'était une course quand même ! Le soir s'est organisé autour d'un vrai repas d'étudiant digne de ce nom : pizzas et bière... Encore une occasion d'échanger avec les autres universités et de rencontrer d'autres étudiants. Pour finir, soirée au Café Campus !



Le dimanche matin, c'est l'heure des résultats... le stress se ressent. Les organisateurs nomment les vainqueurs de chaque compétition : les meilleures chansons et chorégraphies, les meilleures mascottes, l'esprit d'équipe, les vainqueurs des compétitions académiques, sportives et du rallye. Le résultat final approche, Trois-Rivières est en très bonne place, la déception se lit sur certains visages de notre équipe, mais là, quand le résultat est annoncé, toute notre équipe saute de joie... Et oui, on a gagné !!! La bouteille de champagne coule alors dans la coupe et chacun notre tour, nous savourons notre succès, la coupe est encore à nous pour un an... La mission pour les prochains représentants de l'UQAR : rapporter le trophée de Trois-Rivières, car c'est bien là-bas que se déroulera la prochaine édition.



Bilan : quelques fois bien fatigués, c'est sûr, mais surtout une fin de semaine géniale où chacun a pu rencontrer d'autres étudiantEs, même plein de personnes tout court et d'autres ont pu retrouver leurs amis qui sont dans d'autres universités. Bref, une réunion très agréable qui remplit la tête de souvenirs assez inoubliables.

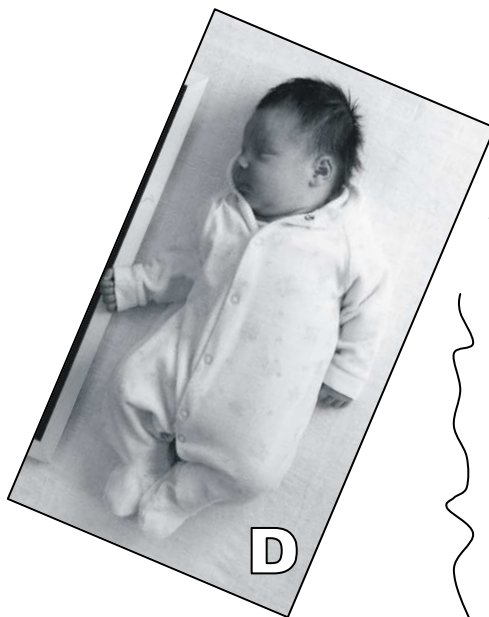
***Alors, toi, géographe qui n'a jamais participé aux Géolympiades, un conseil pour l'année prochaine, inscris-toi !***

# NAISSANCES



Qui a dit que les régions souffraient d'un manque de naissances ???

Cette session 4 couples ont eu le plaisir de recevoir la visite de la cigogne. Retrouvez les parents de chaque bébé : (1) Patricia & Jérôme, (2) Myriam & Taylor, (3) Chantal & Guillaume ainsi que (4) Manon & Nicolas



*Suite au prochain  
numéro !!!*



# Concours photo de géographie

Il a germé dans l'esprit de plusieurs géographes que l'on prenait trop de belles photos pour ne pas les montrer aux autres. Après maturation voici donc les résultats : 76 photos présentées par 23 participants.

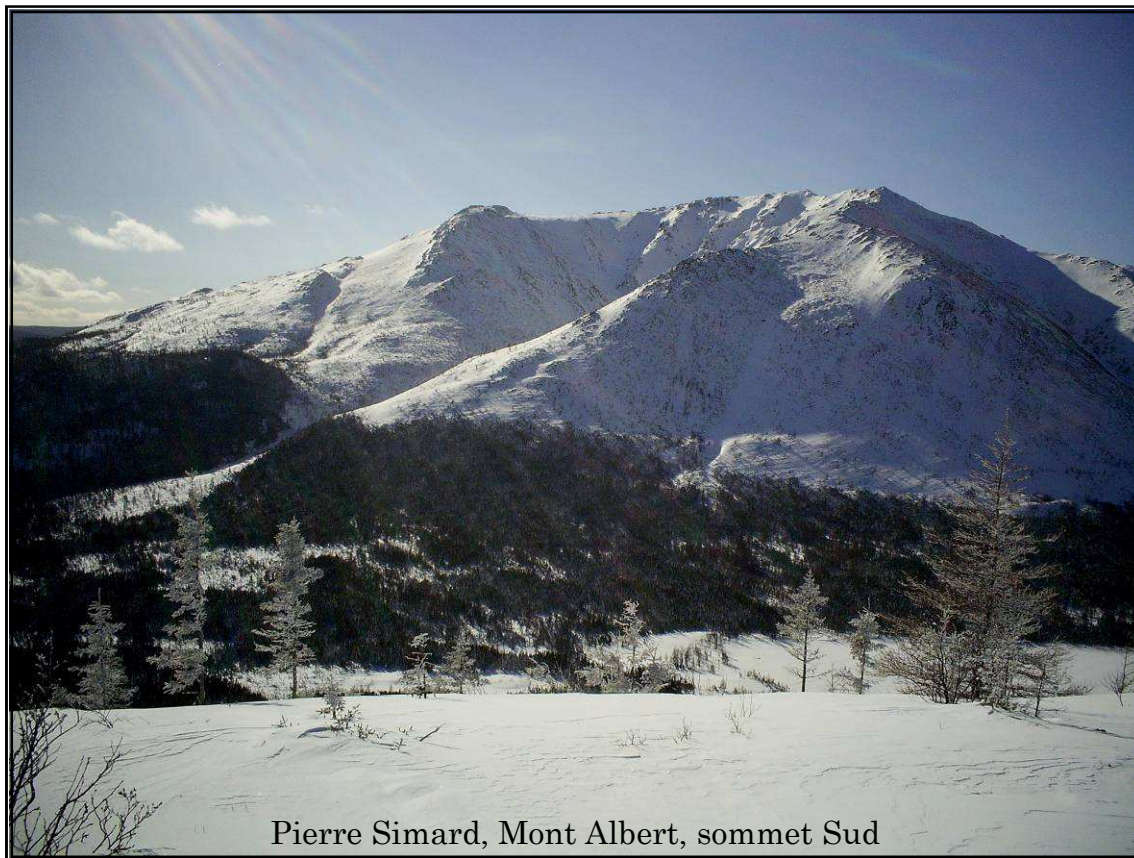
Le concours s'est achevé par une exposition à l'auriculaire qui a duré 2 semaines ainsi que par un 5 à 7 vin et fromage pour la remise des prix et la sortie du journal que vous avez entre les mains !

Nous vous présentons ici les photos gagnantes des 5 catégories pour le plaisir des yeux. Merci à tous : Géographes photographes, Jury, partenaires, public, Comité organisateur (Catherine Denis, Élise, Larose-Simard, Annie Bégin-Chamass, Sylvio Demers, Susan Drejza, Benoît Vigneault)

Pour tout renseignement :  
[photogeo@hotmail.com](mailto:photogeo@hotmail.com)

## Merci à tous nos partenaires :

Comité de Vie Étudiante



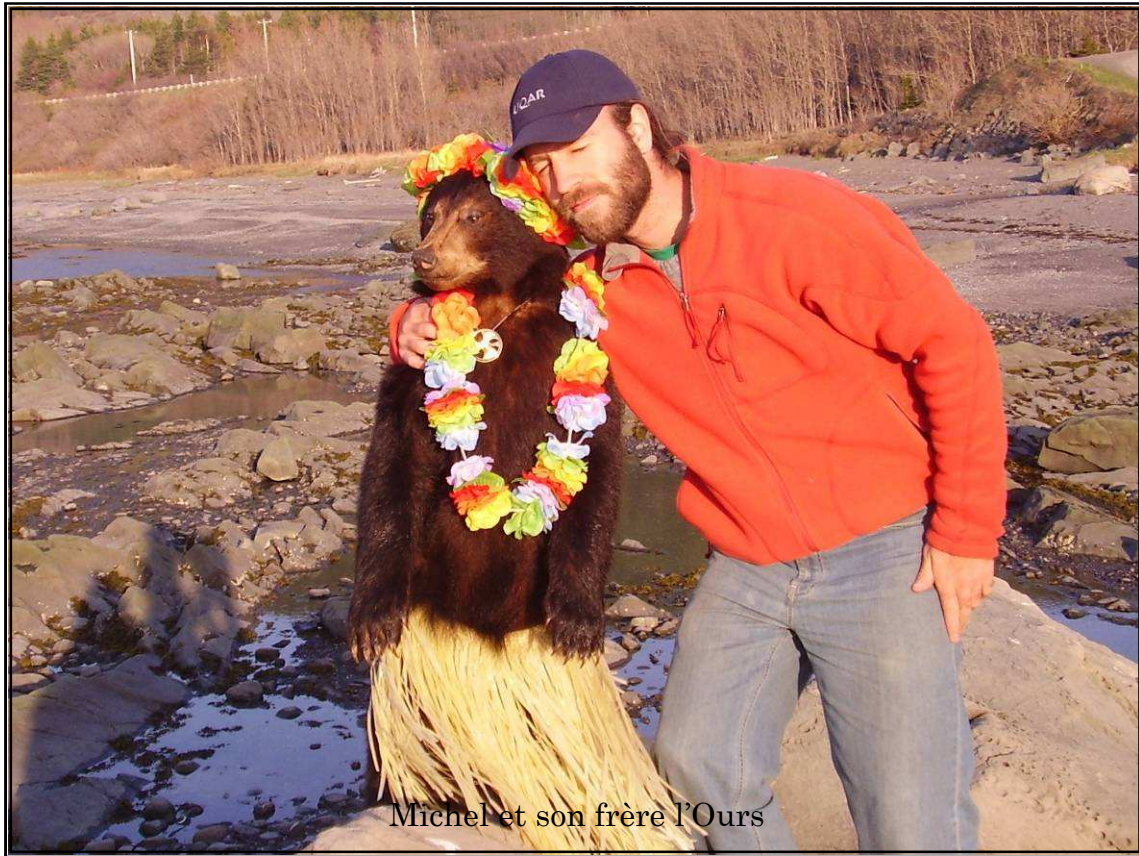
Pierre Simard, Mont Albert, sommet Sud



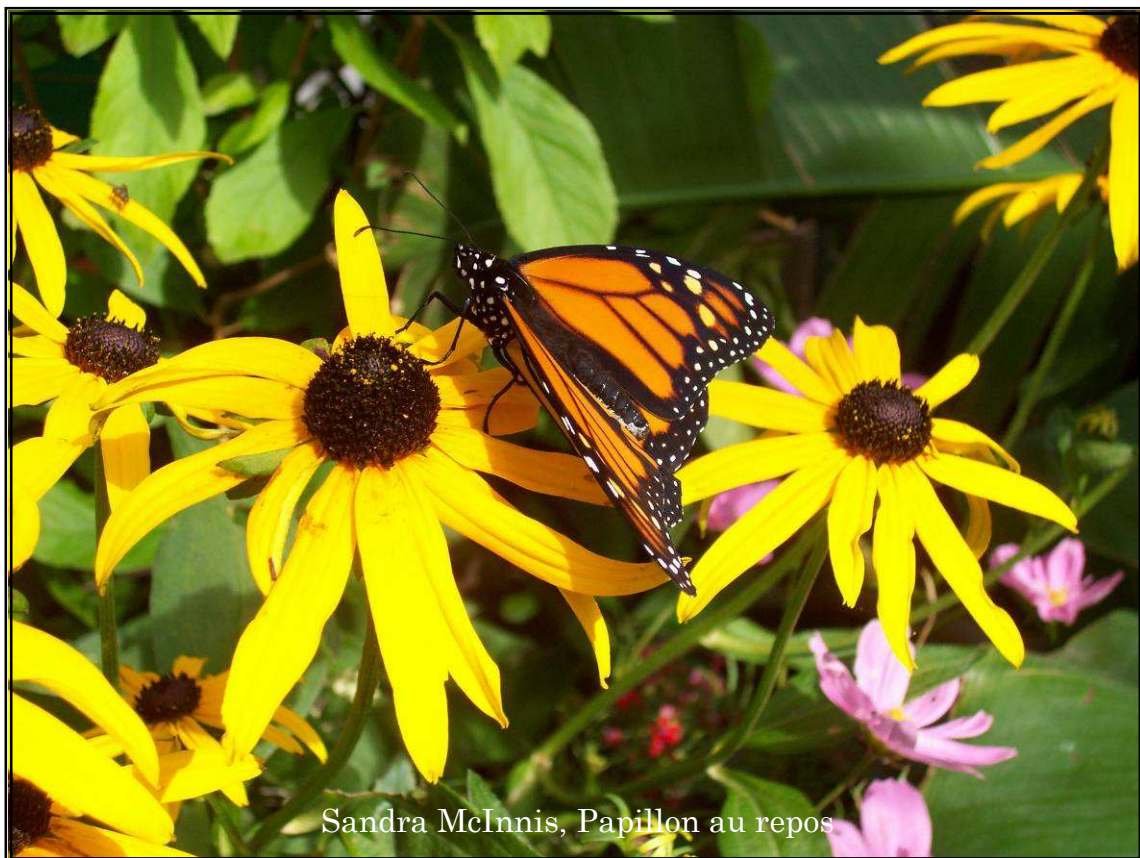
Étienne Bachand,  
Coulée de lave sableuse



Susan Drejza,  
Géographie les pieds dans l'eau la tête sous  
le soleil



Michel et son frère l'Ours



Sandra McInnis, Papillon au repos

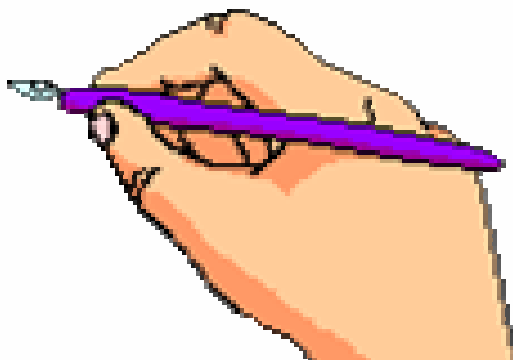
Le n° 5 arrive

Date de tombée : 11 novembre 2007

Pensez-y !!!

## AVIS À LA POPULATION !

Un journal ça prend évidemment des gens pour le lire, mais ça prend aussi des gens pour le faire naître, vivre et grandir ! Ces gens ça pourrait être vous alors n'hésitez pas, prenez contact avec nous!



Vous vous sentez inspirés ? Ne laissez pas passer l'occasion. Écrivez un article pour la prochaine édition de Géouï-dire :

VOTRE revue de géo !!!

*L'équipe du journal : Annie, Susan, Lolo*





Géographe un jour,  
Géographe toujours !!!

